



**9^e Rencontre Européenne
des communautés chrétiennes de base
du 19 au 21 septembre 2014
à Buizingen (Belgique)**

Lieu de la rencontre : Paroisse Don Bosco,
Alsembergsesteenweg 130, 1501 Buizingen (Halle)
Téléphone d'urgence : 0032 496 051 606 (Paul De Witte)

L'Évangile nous rendra libres
Expériences, engagements et réponses des CCB
face au système néolibéral

**9^e Rencontre Européenne
des communautés de base chrétiennes
du 19 au 21 septembre 2014
à Buizingen**

L'Évangile nous rendra libres

Programme :

Vendredi 19 septembre 2014

Arrivée à partir de 16 h : accueil, formalités, prises de contact

De 18h à 19h30 : Buffet froid

De 19h30 à 21h30 : Présentation des communautés par pays
ou région (10 minutes chacun)

A 21h30 : départ vers les familles, les hôtels ou auberges à
Bruxelles, les dortoirs sur place

Samedi 20 septembre 2014

9h30 : Exposé de Elke Vandeperre

S'émanciper de la pensée néolibérale (texte ci-dessous)

Pause – café

11h00 : Brèves communications sur les thèmes d'ateliers
choisis par les différents pays et régions

Inscription de chaque participant à deux ateliers au choix
(présentations résumées ci-dessous, pages ...)

12h30 : Repas

14h30 : Ateliers I

Pause – café

16h : Ateliers II

vers 17h30 : Expression libre à la suite des ateliers

à partir de 18h30 : soirée libre dans les familles

Dimanche 21 septembre 2014

10 h : Célébration de l'eucharistie avec les paroissiens

11h : Discussion et adoption d'un texte de conclusion

12h30 : Repas

Départ

Sortir de la pensée unique. L'émancipation au temps du néolibéralisme

Elke Vandeperre

'Echapper à la pensée unique. L'émancipation au temps du néolibéralisme', c'est le titre de cette intervention. Je vous vois déjà vous dire : Comment, Bon Dieu, puis-je me sortir de ça, et qui donc a imaginé un titre aussi monstrueux ?! Je plaide coupable. Un sujet aussi pesant mérite une explication. C'est pourquoi j'ai une parabole pour vous.

Elle dit ceci :

"Il en est au temps du néolibéralisme comme d'une femme qui, chaque fois qu'elle avait passé trop de temps dans son bassin de natation habituel, se retrouvait avec la peau irritée. Les démangeaisons étaient même franchement insupportables et elle s'en faisait au sujet des cicatrices qu'elle provoquait en se grattant. Elle s'enquit d'un médecin qui lui prescrivit une pommade, à appliquer avant d'aller nager, et après. Les démangeaisons disparurent comme neige au soleil mais, après quelques séances de natation, la femme fut de nouveau atteinte de désagréments, cette fois-ci : de fortes crises d'asthme. Le médecin lui recommanda un inhalateur, à utiliser avant d'aller nager et après. Si nécessaire, pendant également."

"Les crises d'asthme diminuèrent. Mais un beau matin, pendant qu'elle nageait, la femme sentit des phénomènes de paralysie. Ses bras se firent soudain lourds comme du plomb, ses pieds refusèrent de remuer davantage. Et pendant qu'elle coulait lentement vers le fond, elle vit passer au-dessus d'elle au ralenti les jambes des autres nageurs. Toutes écarlates et irritées. Comme elle atteignait le fond de la piscine et sentait progressive-ment l'air lui manquer, elle vit encore s'approcher un sauveteur. Il portait un petit panneau. Juste avant de sombrer dans l'obscurité, la femme put déchiffrer ce qui y était écrit : 'Si vous vous trouvez ici, c'est qu'il y a un problème avec votre technique de natation'. Et, en toutes petites lettres, juste en dessous : 'La piscine décline toute responsabilité en cas d'accident' ".

Je vais tenter, au moyen de cette histoire, de me frayer un passage dans notre terrible sujet d'aujourd'hui. Et je vais le faire en 7 étapes.

1. La réalité : si ça démange... faut-il se gratter ?
2. La logique néolibérale : pour chaque démangeaison : une pommade !
3. Les patients : ça gratte qui ?
4. Le traitement : s'enduire de pommade ou arrêter de nager ?
5. J'ai failli l'oublier : le diagnostic !
6. Le traitement (deuxième essai) : tu me grattes le dos, je te gratterai le tien
7. Et comment supporter les démangeaisons sur le long terme?

1. La réalité : si ça démange ... faut-il se gratter ?

Commençons notre analyse avec notre réalité de tous les jours. Dans nos formations Motief, en tant qu'organisme de formation spécialisé en 'conception de la vie et vivre-ensemble', nous retombons constamment sur cette réalité quotidienne, au départ de perspectives très différentes : dans nos maisons d'apprentissage, par le moyen de nos fameux 'tours de table', nous recevons de chercheurs individuels les récits du quotidien ; lors des discussions de cas, dans nos formations pour professionnels, nous entendons les récits des professionnels du terrain.

Je démarre avec un morceau de réalité de tous les jours qui est venu à la surface dans une de nos maisons d'apprentissage. La question qui était discutée à ce moment-là était : Qu'est-ce qui nous aliène, de nous-même et les uns des autres ?

Une jeune femme, mère de deux enfants, raconte la charge de travail abrutissante sous laquelle son mari - qui travaille pour une grande banque - s'est jusqu'il y a peu trouvé écrasé et comment celle-ci l'a presque mené à la dépression. Entre temps, la situation néfaste a commencé lentement à s'arranger par le fait que l'employeur l'a affecté dans une autre fonction (certes inférieure). Résultat : le mari gagne à présent moins, mais il se sent mieux dans son travail.

Le problème, maintenant, c'est que cela compromet le remboursement de la maison. Et là, il faut encore trouver une solution. La question de savoir si "habiter plus petit" pourrait représenter une issue, rencontre une forte résistance. La réponse de la femme : 'C'est pour nos enfants. Ils ont quand même droit chacun à leur chambre, et à un jardin pour jouer. Ou devons-nous alors en arriver à les priver de toutes sortes de choses - à l'école, ça les ferait vite mettre à l'écart !'.

Ceci est un exemple de la façon dont augmentent les démangeaisons ...
Laissons donc un peu démanger.

Un autre exemple : dans nos formations pour professionnels, nous recevons beaucoup de questions concernant 'apprendre à manier la diversité ethnique, culturelle et les conceptions de la vie'. Cette question s'impose apparemment dans tous les secteurs, mais actuellement c'est surtout du secteur des services que les questions nous arrivent : de travailleurs sociaux, des animateurs socio-culturels aux animateurs de jeunes, de l'enseignement à l'assistance et au secteur des soins ... partout l'on semble s'enliser dans la diversité croissante dans notre société.

Ce qui nous surprend à chaque fois dans les discussions de cas lors de ces formations pour professionnels, ce n'est pas tant que la diversité parmi les clients place les professionnels devant des dilemmes insurmontables, mais bien le milieu de travail dans lequel ils se trouvent. Dans tous ces secteurs, le milieu de travail se présente généralement de la même façon. Il est question de :

- toutes sortes de règles et procédures qui doivent être suivies pour augmenter l'efficacité au moyen d'une série bien définie 'd'interventions pratiques' et d'une 'distance professionnelle' à l'égard du client
- un découpage très poussé du processus de travail qui fait que le contact avec la personne qui se trouve en face de vous, et avec son contexte, disparaît ; qui fait aussi que la signification et le sens de vos actions deviennent nébuleux ; les professionnels se sentent comme 'un petit rouage' dans une machine impossible à appréhender
- une explosion de bureaucratie : 'mesurer, c'est savoir!' L'obligation de soumettre des justificatifs, à sa propre direction ou à l'autorité (subsidiante), prend des proportions absurdes. Résultat : des professionnels qui, derrière les piles de paperasse à remplir, ne voient plus l'usager en face d'eux et gardent donc à peine l'espace pour un contact humain
- des jeunes *managers* fraîchement sortis de l'université qui viennent réorienter d'une manière incompréhensible le travail de terrain pendant que les travailleurs expérimentés n'ont plus rien à dire dans l'organisation
- un manque horripilant de concertation et de réflexion éthique sur le pourquoi et le pour quoi de la mission professionnelle.

En bref : nous voyons dans le milieu de travail de tous ces professionnels une tendance à la marchandisation, justement dans un secteur qui, par

excellence, tourne autour des gens. Et l'effet de ce milieu de travail sur les employés, se devine assez facilement : un cocktail de stress et d'aliénation, de démotivation, de frustrations indéterminées, de concurrence mutuelle, d'essoufflement, de *burn-out*.

Le problème - disons, la démangeaison - dans ce contexte irrité est vite dénommé 'la trop grande diversité'. Il n'y a en effet pas de place pour la diversité dans une monoculture d'efficacité. Mais il n'y a pas que la diversité qui provoque des démangeaisons. Le manque de personnel donne également envie de se gratter. Une pression de travail croissante au moment où on s'entend dire qu'on devra continuer à travailler plus longtemps... ça gratte partout à la fois et on ne voit pas clairement où on doit se gratter.

C'est le moment d'une pause de pub :
www.sesentirbienautravail.be

Vu que 'ça aide d'en parler', je continue encore un peu...

Cette tendance à la marchandisation n'est pas neuve, mais passe du secteur marchand au secteur non-marchand amenée par une culture de *manager* qui déjà depuis des années, y apporte sa 'plus-value'. Dans le social également, le temps est venu à présent de nous 'professionnaliser', de dessiner notre mission dans des plans quinquennaux avec des objectifs stratégiques et opérationnels et les actions correspondantes – le tout étant bien sûr formulé de façon 'SMART' (pour les profanes, Smart est un acronyme de *Spécifique, Mesurable, Acceptable, Réaliste et déterminé dans le Temps*). Parce que mesurer, c'est savoir!

Naturellement ceci requiert tout un travail de transposition vers le social, mais ce n'est pas impossible. Pour pouvoir mesurer les effets d'un service, vous devez représenter vos services avant tout comme des 'produits'. Pour pouvoir ensuite évaluer la valeur des relations humaines – la relation à votre usager par exemple -, vous ne devez plus penser à des personnes mais à des 'consommateurs'.

Pour pouvoir enfin évaluer la 'plus-value' de votre action, vous ne devez pas regarder l'impact qu'il a sur votre public mais vous concentrer sur le nombre de consommateurs qui continuent d'acheter vos produits. Vous lancez une études des besoins parmi vos '*stakeholders*' (les personnes intéressées) et vous y adaptez vos produits. L'offre et la demande.

Je reviendrai là-dessus tout à l'heure. Regardons d'abord un peu notre irritation cutanée.

2. La logique néolibérale : à chaque démangeaison, une pommade!

Récemment, le psychanalyste Paul Verhaeghe a livré une analyse inédite de notre société occidentale contemporaine. Dans son dernier livre 'Identiteit' ('Identité'), il analyse comment, sous l'influence de la méritocratie néolibérale, nous nous efforçons de nous construire une identité uniforme qui nous permet d'afficher à l'égard du monde extérieur l'apparence que nous avons réussi, que tout est sous contrôle, que nous sommes multi-affectables, flexibles et résistants au stress, ainsi qu'en développement permanent, *managers*-de-nous-même, équilibrés et aussi surtout : heureux ! Celui qui ne parvient pas à satisfaire à cette figure idéale, est un '*loser*' et tombe vite du navire, et c'est de sa faute ! Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même.

Verhaeghe le formule de la façon suivante : "A cette époque de l'homme qui se fait lui-même, la majorité d'entre nous se sentent plus que jamais responsables de leur échec. Les recherches du sociologue Piet Bracke confirment ceci : il y a beaucoup plus de dépressions qu'avant, et les gens qui en souffrent vivent leur dépression comme un échec personnel. Dans les troubles de l'angoisse, les deux plus grandes angoisses sont la peur de l'échec et l'angoisse sociale. Comprenez : la peur de l'autre, qui est soit un juge, soit un concurrent, et parfois les deux à la fois".

Echouer est présenté comme un problème individuel, un 'dérangement' et, de cette façon, on détache le problème du contexte sociétal. Or, l'aspiration à l'image idéale du 'gagnant' ne vient pas de nulle part. Les normes et valeurs qui dominent dans notre société ont surgi dans un contexte bien déterminé, elles se sont développées dans une réalité matérielle très concrète. On pourrait dire que chaque modèle de société conçoit sa propre idéologie pour pouvoir ainsi justifier pourquoi les choses se passent comme elles se passent.

Une société ultracapitaliste, qui est basée sur une croissance économique, une concurrence, une rentabilité et une aspiration au profit sans frontières, a donc besoin de gens qui, pareillement, veulent la croissance sans fin, sont focalisés sur le "faire", qui voient dans tout autre être vivant un concurrent, des gens hyperperfectionnistes qui n'aspirent qu'à repousser encore leurs limites jusqu'à approcher l'efficacité d'une machine, tout en rayonnant la tranquillité d'un moine zen, et qui n'éprouvent aucun problème de conscience à laisser derrière eux les '*losers*'.

Laissons la parole à Paul Verhaeghe lui-même, avec un extrait de la présentation de son livre 'Identiteit' aux éditions De Vooruit à Gand. On en trouve un enregistrement plus complet sur Internet : <http://www.youtube.com/watch?v=I-YMXZCFy0A> (2min. 41)

Dans son précédent livre 'Het einde van de psychotherapie' ('La fin de la psychothérapie'), Verhaeghe décrivait comment le néolibéralisme a donné une forme nouvelle à son domaine. Quand tout a été 'commodifié', quand tout est approché comme un produit qui peut être négocié et doit rapporter du profit - également les gens eux-mêmes ('le capital humain'), les relations humaines, jusqu'à notre monde affectif - si tout donc est transformé en marchandise, alors on obtient comme résultat que les soignants ne doivent plus soutenir leurs clients dans leur processus de recherche de plus d'autonomie, de bien-être mental et d'espace réel pour agir.

La tâche des soignants dans le contexte ainsi décrit peut alors se limiter à rechercher les dysfonctionnements et les comportements inadaptés, dont il faut définir les symptômes en termes de 'désordre' ou de 'défaut', pour pouvoir ensuite passer à la suppression de ces symptômes par la médication. Concrètement, ceci signifie par exemple : un manque de concentration et une trop grande activité désordonnée seront définis comme hyperactivité et trouble de l'attention. Et on va les résoudre avec une prescription de *Rilatine*.

Poser un diagnostic est superflu, oui, gênant même et contreproductif, car la recherche des causes des 'dérangements' prendrait du temps, ferait s'envoler les coûts et exigerait vraisemblablement aussi un changement structurel de société. Toutes choses qui ne sont pas souhaitables quand *time is money* ('Le temps, c'est de l'argent!'), et qu'on ne peut fondamentalement pas remettre en question notre modèle économique.

La conséquence de cela, c'est qu'en santé mentale, les soins seront toujours moins orientés vers la guérison, et vont toujours davantage avoir pour objectif l'adaptation au comportement (économiquement) souhaité, autrement dit : l'intégration dans le système. L'incorporation. Fondamentalement, ce qui est en jeu ici, c'est que les gens doivent disposer de la stabilité mentale et de la santé physique pour (continuer à) faire tourner la roue de la cage. Voilà résumé en raccourci.

En d'autres mots, on est pris dans un mouvement circulaire. La société néolibérale crée ses propres dérangements (troubles de la concentration, troubles alimentaires, dépression, ...), on individualise ces dérèglements (on les détache du contexte sociétal), on impose la solution dans la lutte contre les symptômes et, ensuite, on bâtit une industrie tout autour. A chaque démangeaison donc, sa pommade.

3. Les patients (classe inférieure et classe moyenne): ça gratte qui ?

Désolée pour toutes les petites pommades, pas besoin d'être médecin pour réaliser que sans un diagnostic, l'irritation va continuer à surgir chaque fois sous forme de nouveaux maux. Ça c'est clair. Et c'est clair aussi que cette irritation contre laquelle nous ne trouvons pas de médicament adéquat, n'est pas un cas particulier, mais qu'elle apparaît dans de larges couches de la population, ça devient très clair. Peut-être que ni vous ni moi n'avons trop de problème de peau ? Alors, l'origine des démangeaisons ne pourrait-elle pas se trouver dans la composition de l'eau dans laquelle nous allons tous nager ?

Comme je l'ai dit tout à l'heure, la 'marchandisation' et la 'rationalisation' auxquelles nous avons à faire aujourd'hui sont tout sauf une nouvelle évolution, et elles ne se limitent absolument pas au domaine d'expertise de Paul Verhaeghe. Il décrit lui-même comment il repère cette évolution inquiétante non seulement dans tout le secteur médical, mais également dans l'enseignement et dans le monde académique, dans le secteur de l'aide sociale, dans le secteur culturel...

Il y a douze ans, Roger Jacobs et Jef Van Doorslaer signalaient, depuis le secteur de l'éducation permanente, exactement déjà ces tendances. Ces deux formateurs ont soutenu pendant des années des personnes peu scolarisées dans leurs efforts pour renforcer leur position dans la société. Ils travaillaient au développement des compétences de base essentielles : naturellement la compétence linguistique, mais aussi le développement d'une conscience politique, voir comment elles pouvaient s'organiser pour défendre leurs intérêts, l'émancipation.

Dans leur livre 'Het pomphuis van de 21^{ste} eeuw' ('La maison de pompe du 21^e siècle'), Roger Jacobs et Jef Van Doorslaer décrivaient comment dans les années '90, leurs objectifs émancipateurs étaient de plus en plus sapés par l'histoire violette de la Troisième Voie et de l'Etat social actif. Ce sont Tony Blair et Gerard Schröder qui ont ouvert la voie à cette histoire en Europe à la fin des années '90 : ils esquaissaient les fondements d'une 'nouvelle économie' au centre de laquelle on mettrait concurrence, libéralisation, formation et éducation, et dans laquelle on accorderait aussi de l'attention au travail des idées : la diffusion d'une morale du libre marché. Cette nouvelle économie devait constituer la voie du milieu entre d'un côté le libéralisme pur et dur de Reagan et Thatcher, et de l'autre l'Etat-providence des sociaux-démocrates.

Si on reprend les objectifs du manifeste, on y lit qu'il s'agissait en réalité de

transformer totalement notre société en une société de libre marché radical - et en plus, d'une manière telle que les citoyens eux-mêmes iraient croire que la démolition de notre Etat social, qui y est liée, est tout simplement 'inévitable', voire même 'dans l'intérêt de chacun'.

C'est dans l'éducation permanente que les auteurs de 'Het pomphuis' ont remarqué en premier lieu les conséquences de cette 'nouvelle voie' européenne : ils décrivaient comment on faisait - de plus en plus - appel à eux pour discipliner et 'activer' les gens, ils notaient comment l'éducation permanente était utilisée comme instrument pour présenter les gens avec les compétences nécessaires, flexibles et loyaux à leur employeur, prêts à être négociés sur le marché de l'emploi.

Et celui qui, après tous les 'efforts' fournis par l'Etat, ne parvient toujours pas à entrer de façon appropriée sur le marché de l'emploi, celui-là ne peut en tout cas pas se plaindre, et ferait mieux de battre sa coulpe. Il ne convient plus que l'éducation permanente soit orientée vers le développement personnel et la conscientisation, vers l'analyse de la réalité existante et l'acquisition de la compréhension pour apporter des changements à cette réalité. Non, l'éducation permanente dans l'Etat social actif se concentre sur l'adaptation à l'ordre établi et le fonctionnement optimal en son sein.

Il est intéressant de voir comment cette analyse d'il y a 12 ans trouve à présent vraiment un écho dans la société - aujourd'hui que ce même signal d'alarme est tiré par un psychothérapeute, et plus seulement par des formateurs en éducation permanente travaillant surtout avec des groupes déjà 'marginalisés'. Il semble qu'entre temps, les démangeaisons aient gagné la classe moyenne.

Et entre temps les services d'aide sociale ont aussi été enrôlés pour aider à ré-activer ; dans la classe moyenne également, ça commence à tomber à la pelle, on ne parvient plus à garder la tête hors de l'eau dans la roue de la cage néolibérale. Pour elle aussi maintenant, c'est marche ou crève.

Chacun a les mêmes chances. Vous êtes responsable de vos succès et de vos échecs. Prenez donc bien soin de vous.

Page de pub :

- *Vous devez hydrater votre peau, 7 jours sur 7. "Garnier, prenez soin de vous!"*
- *Evitez à votre entourage les soucis pratiques et financiers. Réglez vous-même vos obsèques.*
- *"Funérailles Dela : ainsi vous prenez soin des autres ..."*

4. Le traitement : s'enduire de pommade ou arrêter de nager ?

La piscine n'est pas responsable. Il n'y a pas de sauveteurs. Les nageurs qui coulent doivent s'interroger sur leur technique de natation. On nous le rappelle d'ailleurs dans le discours néolibéral, de la façon suivante : "La sécurité sociale devient impayable".

"Nous devons tous travailler plus longtemps. Nous devons tous faire quelques sacrifices". Donc : ne pesez pas sur la collectivité en tombant malade ou en perdant votre travail, constituez-vous une épargne-pension. Restez bien à l'écart des piquets de grève. Restez éternellement jeune ! Et si ça ne marche pas, réglez au moins vous-même vos funérailles.

Dans ce contexte, le 'changement' est devenu presque impensable. Il ne semble pas y avoir d'autre option que de nager. Le premier article de foi du néolibéralisme est d'ailleurs : *There is no alternative!* ('Il n'y a pas d'alternative') (Thatcher). Si nous acceptons cet article de foi, nous ne pouvons effectivement que choisir entre nager et couler. La situation est telle aujourd'hui qu'une grande partie de la population a admis cet article de foi. Point. Et l'ensemble de ces personnes ont besoin de toute leur énergie pour simplement surnager. C'est une réalité que nous ne pouvons pas dépasser. Regardons donc un peu ce que cela signifie exactement ...

Etant donné que les histoires peuvent parfois nous aider à regarder autrement notre propre réalité, je vais vous entraîner dans une de ces histoires. Les gens dans cette salle qui ont moins de quarante ans la connaîtront peut-être. Il s'agit de l'histoire qui est racontée dans *Matrix*, un film américain culte de'il y a 13 ans, la première partie d'une trilogie de science-fiction dans laquelle notre monde dans le futur est représenté comme une planète désertique sous le pouvoir d'une intelligence artificielle. Les machines utilisent la terre pour y produire des batteries humaines. Les hommes leur servent donc de sources d'énergie renouvelable.

Pour conserver les hommes ignorants et sous contrôle, les machines utilisent un programme informatique appelé la Matrice, *The Matrix*. Ce programme est une simulation informatique du monde tel qu'il était en 1999, juste avant que la planète soit anéantie. C'est un faux monde dans lequel le vrai système reste invisible ; à la place, on projette dans la tête des gens un monde rêvé dans lequel le but ultime est sa petite maison à soi, son petit jardin, son petit arbre, dans lequel les gens travaillent, mangent, achètent, placent leur argent, et où tout paraît 'normal'.

Le film raconte qu'un groupe de rebelles a découvert une erreur de

programmation dans le système informatique et qu'ils l'utilisent pour s'échapper de la Matrice vers 'le vrai monde'. Ces rebelles se donnent pour tâche de libérer les autres de leur destin de batterie d'élevage.

Une fois que les gens prennent conscience du faux monde dans lequel ils vivent, on leur donne le choix entre une pilule rouge et une pilule bleue : s'ils choisissent la pilule rouge, ils sont tirés hors du faux monde et il ne leur reste pas d'autre possibilité que de prendre part à la lutte contre les machines. S'ils choisissent la pilule bleue, leur mémoire est effacée et ils retournent dans le paisible monde factice de la Matrice, mais ils se résignent donc à leur existence de pile humaine.

C'est une question intéressante que *Matrix* nous pose à nous aussi comme spectateur. Quel choix faisons-nous ? Prenons-nous la pilule rouge et nous lançons-nous dans la lutte contre cet ennemi souvent invisible, ou choisissons-nous plutôt la tranquillité de l'ignorance, et donc : la pilule bleue ?

Le choix de la pilule rouge est un choix difficile : il implique de sortir de la belle apparence trompeuse, de regarder la réalité en face, et la dure réalité d'une planète démolie, et de ne plus fuir une humanité exploitée. Ça demande l'engagement à vie de, chaque jour, recommencer à lutter contre un ennemi apparemment invincible. C'est poursuivre un rêve de libération - peut-être pas d'abord pour soi-même mais, dans le meilleur des cas, pour les générations futures.

D'une manière ou d'une autre, devenir conscient ne conduit pas en soi ni par définition à la libération, c'est ce que montre ce film. Au contraire même, en première instance, le processus de prise de conscience apporte surtout de la souffrance : vous êtes confronté à la réalité critique dans laquelle vous vous trouvez et vous êtes accablé par la conscience qu'échapper à cela est une tâche immense, proche de l'impossible, qui va exiger énormément de sacrifices. Nous allons mettre en balance la certitude de perdre en confort, avec l'incertitude sur ce qu'il y a à gagner – et face à ce choix, la balance va souvent pencher en faveur des sécurités étriquées.

La vraie libération n'aura sa chance que quand les gens pourront prendre position sur le long terme dans une réalité de conscientisation croissante et réussiront enfin à avoir de nouveau réellement leur mot à dire sur leur propre monde. *Matrix* illustre bien la difficulté de ce chemin, avec une scène au cours de laquelle un des rebelles libérés abandonne la lutte épuisante contre les machines. Le rebelle demande à un des gardiens du système de le reprendre dans l'agréable monde rêvé de la Matrice.

Regardons un peu cette scène de *Matrix* :

<http://www.youtube.com/watch?v=Z7BuQFUhsRM&feature=related>

La réalité expérimentée peut donc être un faux-semblant : comme l'ignorance est agréable ... Comme c'est bon, après une dure journée de travail, de débrancher son cerveau, de s'enfoncer dans son fauteuil avec un verre de vin et de s'immerger dans le monde de rêve d'*Amour, Gloire et Beauté*, d'imaginer les odeurs des repas de chefs de *Masterchef*, d'évacuer les frustrations générées par les embouteillages en regardant des images où la police pince les chauffards irresponsables qui tout à l'heure encore vous doublaient par la bande d'arrêt d'urgence. Enfin une 'justice'...!

Ignorance is bliss... Bienheureuse ignorance ... Car, libéré et clairvoyant, vous êtes bien avancé quand le monde autour de vous semble impossible à sauver ? Quand le plus souvent l'ennemi contre lequel vous luttez n'est même pas manifeste ? C'est quand même mieux de profiter de sa captivité, non ? Réaliser que les banques font retomber leur crise sur nous : que fait-on avec ça quand on est pieds et poings liés à notre crédit hypothécaire auprès d'elles ? Et de réaliser que nous sommes en train de gaspiller les matières premières naturelles de nos enfants et de polluer notre planète de façon irréparable, quand on se sent forcé de faire chaque jour 120 km avec sa vieille Peugeot pétaradante pour aller au travail ?

Peut-être le sentez-vous vous-même maintenant, alors que vous menacez d'être de plus en plus enfoncé sous le poids de cette analyse : nous savons bien d'où provient l'irritation, mais voulons-nous vraiment le savoir ? Car notre impuissance est souvent écrasante. Au contraire des groupes et minorités désavantagés, qui osent encore espérer un échelon supérieur de l'échelle sociale, pour nous qui faisons partie de la classe moyenne, le 'changement' évoque surtout abandonner des privilèges et des sécurités (apparentes).

5. J'ai failli l'oublier : le diagnostic !

Ok. Disons que nous admettions que la cause de notre problème ne se trouve pas dans notre pauvre technique de natation, mais bien dans ce qui constitue l'eau du bassin. Que fait-on alors, avec notre impuissance ?
Pouvons-nous encore croire qu'une alternative est vraiment possible ?
Pouvons-nous encore croire qu'ensemble, nous sommes réellement en état de faire advenir une société dans laquelle soit centrale non la poursuite du profit mais la poursuite de l'humanité ?

Qu'est-ce qui peut nous convaincre de choisir malgré tout ce combat à vie

contre le courant dominant et les faux-semblants ? Comment pouvons-nous nous convaincre mutuellement que 'le vrai bonheur' ne se trouve pas dans un *lifting*, ou dans la victoire au 'dîner presque parfait', et non, même pas dans l'impressionnante collection de nos 745 amis *Facebook* ?

Comment allons-nous nous aider mutuellement à prendre conscience et faire expérimenter que non seulement nous devons mener ce combat, mais que quelque chose peut surgir comme une 'collaboration', que notre histoire connaît le phénomène de 'mouvements sociaux à contre-courant' qui ont déjà été en mesure d'opérer de réels changements ?

Et que dans ces communautés critiques, des liens de vivre-ensemble et de travailler-ensemble se sont constitués, qui ont apporté une autre forme plus profonde de plénitude, de bonheur, de bien-être, ... , malgré tous les revers et les problèmes complexes inhérents à ce combat ? Comment allons-nous nous rappeler les uns aux autres que ceci s'est déjà produit une fois - pour nous ? Que des gens se sont déjà relevés une fois de la mort de la pensée unique. Temporairement peut-être. Mais réellement et avec des conséquences profondes pour les générations suivantes. Comment apprendre à croire à nouveau que cette société comme nous la rêvons, nous pouvons aussi la réaliser ?

6. *Le traitement (deuxième essai) :*
You scratch my back, I'll scratch yours
Tu me grattes le dos, je te gratterai le tien

Si nous pensons qu'un changement est possible, alors une question de stratégie s'impose. Comment nous y mettons-nous ? Que signifie se dégager de la pensée unique ? Pour nous-mêmes ? Pour notre engagement dans les organisations sociales ? Pour ces organisations elles-mêmes ?

Nous soumettons aujourd'hui cette question à des acteurs d'organisations sociales parce que, dans une démocratie, il est préférable que le débat de société sur comment nous voulons donner forme à notre vivre-ensemble soit mené de façon élargie et ne soit pas laissé aux mains d'une petite élite. Si les organisations sociales progressistes (des organisations qui défendent les intérêts des groupes et minorités vulnérables) ne remplissent pas suffisamment cette tâche sur le terrain, alors nous laissons le projet de notre société dans les mains des banques, des entreprises transnationales et des organisations patronales.

Aujourd'hui, nous devons constater que la voix des organisations sociales qui portent une critique de société résonne trop faiblement pour infléchir le

débat autour de l'aménagement de notre société. Il y a à cela un grand nombre de raisons, mais ce qui nous semble assez fondamental, c'est que toujours plus d'organisations sont elles-mêmes atteintes en profondeur par la logique néolibérale et par cette culture de *management* centrée sur la marchandisation et l'efficacité.

Cela se remarque non seulement dans la forme de nos plans à cinq ans qui sont maintenant formulés de façon mesurable en termes de production, c'est également visible dans l'embarras et la prudence avec lesquels nous décrivons désormais notre mission. En effet : à quel point pouvez-vous encore être crédible aujourd'hui comme organisation quand vous prétendez poursuivre comme but 'une société juste' ? Combien suspect cela ne sonne-t-il pas, de prétendre aujourd'hui travailler à des 'processus de conscientisation' en matière de critique sociale?

Cela a pris une consonnance 'sinistre', vous êtes vite regardé comme l'une ou l'autre de ces sectes qui manipulent les gens pour les entraîner dans une direction où ils ne veulent pas aller. Si vous voulez agir de façon un peu politiquement correcte, vous devez aujourd'hui vous positionner de façon 'neutre', c'est comme ça : ne pas vouloir mener dans une certaine direction, éviter d'imposer votre vision à d'autres, ne pas faire peser sur les gens des prises de conscience sur des choses auxquelles ils ne peuvent de toute façon rien changer. Si nous acceptons cette 'neutralité', en tant que milieu social progressiste, alors nous nous laissons rogner les ailes dès le départ.

La cause de cette hésitation à prendre position réside justement dans l'acceptation de la logique dominante. Dans les organisations sociales aussi, le discours néolibéral a corrodé notre langage et notre vision, et créé une totale confusion des idées et une perte de direction. Et la pratique et le positionnement qui en découlent sont tous sauf neutres : il suffit de regarder l'offre dans la vie associative, du côté des mouvements, dans le travail de formation et dans la culture ...

Au cours des vingt années écoulées, l'offre a évolué toujours plus dans le sens d'une 'adaptation' : le nombre d'activités orientées sur le débat de société, la réflexion sur les alternatives aux problèmes sociétaux, diminue. A l'inverse, on observe un *boom* de l'offre visant le développement personnel, s'aider soi-même, le *self-management* (p. ex. des cours de 'pensée positive', apprendre à se détendre, etc.), parfaire les compétences 'relevantes' pour le marché du travail et les aptitudes 'nécessaires' (p. ex. l'utilisation des nouveaux médias).

Nous avons perdu la notion de l'autonomie. Dans un monde où tout s'individualise, l'autonomie ne peut plus signifier qu'une chose : l'individu détermine uniquement pour lui-même comment il veut vivre, sans lien avec

ceux qui l'entourent. Cela nourrit le mythe que l'être humain n'a pas besoin d'autrui pour exister. Ce n'est pas une autodétermination qui mène à une prise de position critique. Cette sorte d'autonomie nous monte les uns contre les autres, nous divise et nous gouverne.

Nous avons perdu la notion de l'émancipation'. Dans un monde où il faut surtout bien prendre soin de soi-même, nous sommes allés mettre *empowerment* (renforcement, plus grande autonomie) à la place de l'émancipation : se *manager* soi-même, renforcer sa propre position. Ceci nourrit le mythe que l'être humain est un carnivore et que seuls les plus forts survivent. Cet *empowerment* à la mode conduit au souci individuel de soi et à cultiver l'endurance.

En soi, c'est une bonne chose – si toutefois cette confiance en soi toute neuve et cette force conquise sont aussi engagées dans l'histoire d'émancipation dans laquelle les hommes sont liés les uns aux autres pour créer du changement. Si l'*empowerment* (la montée en autonomie) ne fait pas cela, il oeuvre à confirmer le système.

Ceci nous amène à un tas de questions et de défis pour les organisations sociales d'aujourd'hui, mais aussi pour vous et moi :

Faire des choix

Nous ne pouvons à la fois être des gagnants dans la roue de la cage et, en même temps, vouloir le changement. Nous devons choisir dans quoi nous investissons notre énergie et notre temps. Avant tout, nous nous trouvons devant le défi de déclarer au grand jour notre langage et notre vision et d'atteindre une prise de position partielle : dans nos organisations sociales, mais aussi sur notre lieu de travail dans l'enseignement, à l'hôpital, dans notre association de quartier, dans notre magasin du monde ... Si nous voulons créer du changement, nous devons en premier lieu formuler clairement face à quoi nous nous positionnons et où précisément nous voulons aller.

Les questions qui peuvent nous aider ici sont par exemple :

- voulons-nous aider à chosifier ou voulons-nous aider à humaniser ?
- voulons-nous aider les gens à intégrer ou voulons-nous aider à sortir du moule?
- voulons-nous aider à couvrir de pommade et à endurer ou voulons-nous attaquer la cause de l'irritation ?
- voulons-nous nous former pour nous mouler dans le système ou voulons-nous nous former pour aider à créer un système décent ?

Prendre position signifie afficher ses couleurs. Oser appeler les choses par leur nom. Donner un visage et présenter une opposition aux forces souvent invisibles qui font basculer nos services et nos organisations dans

l'inhumain. Nous devons reprendre le volant en main et utiliser à nouveau nos propres objectifs pour remplir nos plans à cinq ans.

Pour cela, nous avons besoin de pierres de touche qui nous font nous questionner de façon critique, nous-mêmes et entre nous. Que peuvent être de telles pierres de touche ? J'en donne quelques-unes, qui me viennent à l'esprit :

- Les personnes sont centrales. Pas la paperasse, pas les chiffres, pas les bénéfices.
- L'égalité entre les hommes a priorité sur la liberté individuelle.
- La dépendance des gens entre eux est à considérer comme une force et pas comme un défaut.
- L'émancipation signifie s'organiser ensemble avec d'autres pour défendre les intérêts communs afin de créer davantage d'espace pour agir et davantage de qualité de vie.
- Dans nos actions, la solidarité constitue un point de départ, et elle implique de corriger structurellement les inégalités réelles entre les gens et de protéger les conditions d'existence collectives.
- L'impact de nos actions pourra être mesuré dans les livres d'histoire d'ici un demi-siècle, pas avant.

Comptez bien sur ceci : Si nous faisons le choix du changement, cela signifie aussi que nous devons apprendre à 'échouer' ; celui qui ne nage plus avec le courant dominant ne devra pas compter sur des applaudissements.

Avec qui travaillons-nous au 'changement' ?

En déplaçant l'interprétation de l'émancipation' vers l'*empowerment*', on a aussi effectué un déplacement au niveau du public prioritaire. Là où il y a 20 ans en parlant d'émancipation', on envisageait les minorités et les groupes désavantagés, la société se concentre aujourd'hui surtout sur la 'classe moyenne'.

Entre temps, nous avons relégué les groupes défavorisés à l'écart, dans des organisations spécialisées dans la défense des intérêts des pauvres, des moins valides, des 'migrants'... Même s'il peut être utile de s'organiser à part pour la défense et l'émancipation des groupes défavorisés, la très grande fragmentation des organisations sociales progressistes que nous subissons aujourd'hui, crée en même temps l'aliénation mutuelle et n'est dans l'intérêt de personne. Cela maintient les positions de classes et sape la solidarité. Pour concevoir des alternatives, nous avons besoin les uns des autres : pour dépister nos zones d'ombre, pour nous garder mutuellement réveillés, pour tirer dans une même direction, pour faire résonner notre voix plus fort.

Collaborer signifie aussi que nous devons continuer à nous exercer dans la réalité concrète à manier ces différentes positions et à rester centrés sur ceux qui sont vulnérables : avons-nous une offre qui rencontre les besoins des peu scolarisés, nos lieux sont-ils accessibles aux personnes souffrant d'une limitation, nos initiatives ne sont-elles pas trop chères pour les groupes financièrement fragiles, sont-ils associés à la définition de la politique dans notre organisation, à la détermination de nos objectifs, etc ?

Et une fois que nous recommençons à collaborer ? Où commencer alors ? Chaque initiative que nous entreprenons devrait saper la pensée dominante... Une pensée unique (littéralement : "occupée") ne peut en effet jamais conduire à un agir libérant. Donc :

En permanence démystifier

En permanence démystifier la religion néolibérale et acquérir la compréhension de sa logique. La crise économique que nous traversons aujourd'hui et qui, chez chacun de nous, vient toujours plus nous coller à la peau, constitue aussi une chance. Toujours plus de gens expérimentent que cette forme d'économie, que cette forme de société ne créent pas la prospérité et le bien-être 'pour tous', mais au contraire produisent épuisement et exploitation à grande échelle.

Cette expérience dérangeante, qui provoque de l'agitation, des troubles dans de larges couches de la population est une expertise du vécu qui est d'une valeur inappréciable pour la recherche d'alternatives. L'indignation peut être un moteur pour attiser la conviction chez chacun qu'il peut en aller autrement. Qu'il doit en aller autrement.

Démanteler l'impuissance

L'être individuel ne peut pas s'émanciper. L'émancipation en dehors d'un groupe n'est pas possible. Nous devons donc reforcer les individus en un groupe, nous devons relier les gens et leur faire expérimenter à nouveau combien être en lien vous fait vous sentir bien.

Ensuite nous devons, dans ces groupes, nous déshabituer de ce que chacune de nos fautes individuelles relèverait d'un échec. Nous devons apprendre à dire combien d'entre nous ne 's'en tirent' pas, et réapprendre à calculer la racine carrée de notre force commune.

Nous devons ensemble apprendre à connaître les liens entre l'oppression dans notre environnement de vie personnel et l'oppression mondialement organisée, nous devons ensemble poser un diagnostic sur la cause de nos maux et, les uns avec les autres, poser les jalons du processus de guérison et donner forme à cette guérison. Très concrètement, ici et maintenant, petit pas par petit pas. Nous devons expérimenter que, par la mise en oeuvre

d'initiatives très concrètes qui font du bien – aussi petites soient-elles – on libère une source incroyable d'énergie et de souffle nouveau. Nous devons réapprendre à croire que cette énergie est l'unique remède à long terme.

Nous organiser

Nous devons regarder au-delà des frontières de notre lieu de travail, de notre organisation. Nous devons nous organiser avec des collègues, des groupes et des mouvements de même opinion. Nous devons les uns avec les autres convenir des pas à poser dans la même direction, et prévoir comment, sur la route, nous nous ravitaillerons mutuellement en conscience du contre-courant, en encouragement et en humour.

7. Et comment supporter les démangeaisons sur le long terme ?

Pour finir, revenons une dernière fois à notre parabole.

Changer la composition de l'eau alors qu'entre temps, nous devons continuer à flotter, va demander une nouvelle technique de natation. Ce qui peut nous y aider, c'est de voir que nous nous trouvons tous dans le même bassin. Nous devons nager la 'brasse groupée' (*en néerlandais, samenschoolslag* combinaison de deux mots : "s'attrouper" et "brasse").

Nous devons être les uns pour les autres longue haleine et force motrice. Virant peut-être au 'rouge', nous devons apprendre à vivre avec une peau délicate. Cela va certes demander de nous la capacité de lutter, mais aussi exiger que nous restions proches des autres, attentifs, chaleureux et apaisants.

Une chose est sûre : il n'y a pas de pommade miracle, de sauveteurs encore moins, à l'exception donc de ceux qui tendent des panneaux d'avertissement. Nous devons donc devenir nous-mêmes le changement que nous attendons. Ou, comme l'a déjà dit le mouvement *Occupy* : "We are the ones we've been waiting for" ("Ceux que nous attendions, c'est nous").

Elke Vandeperre est coordinatrice de l'ASBL Motief www.motief.org/ et cofondatrice du 'Denkgroep MaatschappijKritische Christenen' <http://community.dewereldmorgen.be/denkgroep-maatschappijkritische-christenen> ('Groupe de réflexion Chrétiens Critiques de la Société')

Traduction : S. Kempgens et R. Heens

Présentation des ateliers

1. Italia – L'Église de Rome, qui préside à la charité

Résumé

Depuis le soir de son élection, le Pape François a souligné que sa mission était d'être "évêque de Rome", et non "le pontife de l'Église universelle". Non pas que, dans le déroulement de son ministère, il ait nié cette seconde qualification, mais l'axe de sa responsabilité ecclésiale – dit-il – est d'être évêque de Rome.

Alors, il faut approfondir

1. Que signifie "évêque de Rome"?
2. Quelle est la relation entre l'Église de Rome – qu'à l'aube du deuxième siècle Ignace d'Antioche définit comme "l'Église qui préside dans la charité" – et toutes les autres églises sœurs?

L'élaboration concrète et programmatique d'un pape qui se proclame "évêque de Rome" a – potentiellement – des conséquences décisives pour l'ensemble de l'Église catholique romaine, et pour la relation primauté / collégialité épiscopale, et pour l'œcuménisme et la recherche de l'unité visible et la communion eucharistique entre toutes les églises aujourd'hui divisées, et parfois en conflit.

Développement

Le jour de son élection, le 13 mars 2013, François s'est présenté au monde – représenté d'une certaine façon par les milliers de personnes rassemblées sur la place Saint-Pierre après la "fumée blanche" de la cheminée de la chapelle Sixtine – non pas comme "pape", mais comme "Évêque de Rome". A la fois une "évidence" et une petite "révolution".

On sait depuis toujours que le pape est l'évêque de Rome, et que comme tel – selon la théologie catholique – il est le pilier de l'unité de l'église et le chef du Collège épiscopal. Mais cette vérité a été progressivement occultée au cours des siècles, puisque de plus en plus les papes ont souligné être "pape", plutôt qu' "Evêque de Rome". Ceci a été renforcé par le fait que, au moins au cours du dernier millénaire et jusqu'à Jean XXIII, les papes n'exerçaient pas leur ministère pastoral d'évêques de Rome, ne visitaient pas les paroisses du diocèse, ignoraient leur clergé. La charge pastorale de Rome était déléguée au cardinal vicaire, qui, en pratique, était le véritable évêque de Rome.

Pourtant, au début de l'église il n'en allait pas ainsi. Ignace d'Antioche (IIe siècle) définit l'église de Rome comme celle qui « préside à la charité ». Par conséquent, il n'est pas seulement l'évêque de la ville, mais c'est toute son église qui est appelée à « présider ». Cette perspective – qui suppose une théologie qui considère chaque église locale, à commencer par celle de Rome, comme un corps vivant et aux multiples facettes, plein des charismes et de ministères – l'évêque, le « père » de cette Eglise, ne l'ignore certainement pas mais il se voit dedans. Peu à peu le point de vue exprimé par Ignace s'est perdu, et du rôle central de l'Eglise locale on est passé à mettre l'accent sur le rôle central de l'évêque de cette église. Isolé de son église, l'évêque de Rome a été de plus en plus présenté comme le super-évêque de toute l'église catholique et par conséquent comme « pape », ce qui signifie chef suprême de l'Église entière. Le Concile Vatican I a défini en 1870 les dogmes de la primauté du pape et de l'infailibilité papale, l'intitulé de la définition met déjà en évidence le rôle du pape en tant que « pontife » et occulte celui d'« évêque de Rome ». A Vatican II, la Constitution *Lumen gentium* a corrigé, en partie, ce paramètre mais ne parle toujours pas d'« évêque de Rome », mais seulement du « Pontife romain ». Toutefois, à partir du pape Jean, tous les papes ultérieurs ont commencé à mettre en évidence leur rôle comme « évêque de Rome », à visiter plusieurs paroisses et à rencontrer leur clergé au moins une fois par an.

Par contre, Jorge Mario Bergoglio, à l'aube de son élection comme "Pontife romain" s'est présenté simplement comme « évêque de Rome ». Pour être traduit en pratique de manière cohérente, ce choix théologique devrait entraîner d'importants changements à la fois dans la manière d'exercer la primauté du pape et dans la mise en oeuvre de la collégialité épiscopale, proclamée par Vatican II mais, jusqu'ici, pas vraiment devenue réalité. Le choix de François, a aussi une conséquence œcuménique importante, parce qu'il pourrait ouvrir la voie pour repenser le rôle du pape comme un service de l'évêque de Rome, pour l'unité et pour la paix entre toutes les églises; il pourrait s'éclairer d'une manière nouvelle et, peut-être, prendre un nouveau visage, compréhensible et – à l'avenir – peut-être acceptable pour les églises orthodoxes et celles liées à la Réforme.

Mais le choix de François a aussi une autre conséquence, décisive pour nous, pour la compréhension de l'Eglise romaine elle-même. En fait, étant donné ce « changement », une communauté chrétienne de base à Rome se trouve dans un contexte historique et théologique très différent de la pastorale du passé : en effet, elle ne doit plus s'adresser au « pape », mais à « Evêque de Rome ». Et, comme ce n'est pas le « pape », mais l' « église de Rome » qui

préside à la charité, être une communauté de base à Rome, aujourd'hui, devrait signifier avoir conscience de faire partie, quoique sur un mode dialectique, de cette église, qui dans son intégralité, selon la théologie catholique, est appelée au premier rang dans la fraternité et la sororité des églises. Donc en restant bien consciente de sa petitesse et de son insuffisance, la communauté de base de São Paulo (à laquelle j'appartiens et qui vit et travaille à Rome depuis plus de quarante ans) doit se confronter à ce nouveau horizon ouvert par François. Et, dans ce scénario, nous pouvons apporter des cadeaux importants à l'église de Rome, à savoir des propositions, des expériences et des perspectives qui incluent la reconsidération des ministères, la critique radicale du « sacerdoce », la pratique significative de la primauté du « peuple de Dieu, » la pleine participation des femmes à tous les ministères ecclésiaux la mise en œuvre du vieux principe ecclésial « ce qui concerne tout le monde doit être discuté par tout le monde ».

Nous sommes seulement au début d'un tournant ecclésial historique ; mais nous ne savons pas si cela va aller de l'avant, ou si ça va rater, enterré sous les énormes contradictions qui caractérisent l'Eglise romaine et ses structures. En outre, mon opinion personnelle est que, sans un nouveau Concile (ouvert aux prêtres et laïcs, hommes et femmes), on n'arrivera pas aux changements désirés. Mais nous voulons espérer que, en entrevoyant l'aube qui pointe, il s'ensuivra une journée radieuse et non un gel soudain. En tout cas, je pense que nous devrions fortement continuer à nous engager, humblement et courageusement, afin de contribuer à réaliser le rêve d'une Église romaine radicalement réformée selon l'Évangile, « afin que le monde croie ».

2. Vlaanderen – Perspective café

Organisé par Karel Ceule (Beziëld Verband)

À partir de l'expérience du réseau flamand «*Beziëld Verband*», cet atelier présente la méthode de la «*Perspective café* ». Pour des groupes de 15 à 100 personnes, cette méthode crée une bonne base entre les participants et leur fait découvrir de nouvelles perspectives. Dans le meilleur des cas, il donne aux participants les indications nécessaires pour appliquer les changements de perspective dans leur vie quotidienne et élaborer des initiatives nouvelles vivifiantes. En partant de deux défis concrets – dont l'un en rapport avec le néolibéralisme – les participants pourront s'exercer eux-mêmes à cette méthode.

3. France – La crise et nos peurs

« La crise actuelle a des dimensions financières, économiques, sociales, politiques, culturelles et environnementales

Quels effets la crise a-t-elle sur nous ?

Envisager cette question à partir de réalités locales ou concrètes :

Comment cette crise et ses effets modifie-t-elle nos façons d'être ?

Entre autres, elle réveille (ou intensifie) des peurs, nos peurs

Quels actes poser pour retrouver : Confiance, Initiatives et Démocratie ? »

4. España – Financements éthiques

L'argent au service d'une société plus juste et plus solidaire

1. Présentation de l'atelier dans le contexte de la rencontre
2. Objectifs :
 - Réfléchir à l'importance de l'argent dans notre société.
 - Introduire des outils sur les financements éthiques
 - Partager des expériences éthiques en Europe, en particulier des pays participants
 - Les défis du futur
3. Contenu :
 - Notre expérience de l'argent
 - Le rôle de l'argent dans notre société.
 - Pour qui fonctionne notre argent?
 - Outils de financement éthique pour une société plus juste et solidaire. Expériences de financement éthique du point de vue de l'engagement chrétien dans les différents pays.
 - Défis économiques du dans une perspective évangélique
4. Bibliographie et liens intéressants
5. Évaluation de l'atelier

L'atelier vise à réfléchir collectivement sur le rôle de l'argent dans notre société et de partager des expériences de communauté qui parient sur une économie au service des personnes, sur un bien commun en harmonie avec la nature, à la recherche d'une société plus juste.

Le système néolibéral essaie de réduire notre citoyenneté à nos capacités de consommer et imprègne notre culture des lois de l'économie capitaliste.

Son principal représentant est le système financier, qui utilise l'argent comme élément de pouvoir au service de quelques-uns, causant des souffrances et des victimes dans la majorité de notre société.

Cette situation nécessite une réponse évangélique qui tienne compte des gens. Il est donc essentiel de construire des structures économiques alternatives.

Nous n'allons pas nous concentrer exclusivement sur le néolibéralisme et ses conséquences, en général nous sommes d'accord là-dessus, mais sur la participation des communautés chrétiennes, sur les expériences de financement alternatif pour une économie au service du peuple.

Il est clairement évident que nous sommes des sujets économiques, mais pour qui notre argent travaille-t-il ? Alors que nous sommes ici, à des milliers de kilomètres, à réfléchir sur la façon de répondre au néolibéralisme... Au service de qui sont donc mes économies et mon argent ? Au service de l'économie spéculative ou au service des gens ?

Aujourd'hui, il nous faut assumer notre responsabilité économique autant personnelle que collective. La démocratie et une société plus juste passent par l'économie, par un autre mode de vie libératrice pour l'ensemble de la société.

"Vous tous qui avez entendu l'appel des gens qui souffrent, qui travaillent pour leur donner une réponse, vous êtes les apôtres du développement authentique et réel. Cela ne consiste pas en des richesses égoïstes voulues pour elles-mêmes, mais dans une économie au service du peuple, le pain de chaque jour distribué à tous, comme une source de fraternité et un signe de la Providence" (PP 86).

En Espagne, il y a une participation importante des communautés chrétiennes dans la construction de finances éthiques. Nous connaissons certains de ces INSTRUMENTS de TRANSFORMATION SOCIALE et surtout, nous allons essayer de répondre à la question : que sommes-nous appelés à faire dans ce domaine ?

Le pape François dit : « Je vous exhorte à la solidarité désintéressée et à un retournement de l'économie et des finances vers une éthique en faveur de l'être humain » (Evangelii Gaudium)

Tout cela sans perdre de vue, comme le dit L. Boff : « la question n'est pas : comment sauver le système économique qui est en crise ? Mais plutôt : comment résoudre les problèmes de l'humanité ? » Et à partir de là, on cherchera à mettre en valeur les expériences économiques qui existent déjà, qui sont le germe d'une société plus juste et solidaire.

Les personnes intéressées par le sujet, mais qui ne participent pas à l'atelier, peuvent laisser leurs coordonnées et nous leur ferons parvenir la documentation.

5. Belgique francophone

L'esprit de concurrence et de compétition

La vertu libératrice de l'Évangile tient en la personne de Jésus. Il est radicalement libre dans ses attitudes, son comportement, son message.

Ainsi les prescriptions juridiques imposées par les pharisiens (qui veulent être les plus purs, les plus parfaits) sont vilipendées et Jésus se permet de les enfreindre : il guérit le jour du Sabbat et autorise les Apôtres à glaner pour calmer leur faim. Les règlements que l'Église a par moment voulu imposer, ne peuvent-ils pas parfois être ignorés au bénéfice de l'amour, du respect de l'humain.

Dès l'enfance et plus encore à l'école, ne voulons-nous pas marcher plus rapidement que les autres, être le premier de classe, or Jésus nous dit : « les premiers seront les derniers et les derniers, seront les premiers »

Cherchons-nous une profession la plus reluisante et la mieux rémunérée? Pourtant Jésus tance les Apôtres qui discutaient sur quel était le plus grand ?

Ne voyons-nous pas une tendance à faire des femmes des citoyennes de seconde zone ; or Jésus a admiré la Syro-phénicienne et loué la femme qui lui a oint les pieds. Il a confié des messages importants aux femmes : à la Samaritaine, à Marie-Madeleine (la première à constater la résurrection et à l'annoncer aux apôtres).

Comment sont pris en compte dans nos sociétés et nos politiques les pauvres, SDF, chômeurs, étrangers ? Jésus en a approchés, les a guéris, parfois leur confie des tâches : quel a été son critère pour choisir les apôtres. Et vis-à-vis des pécheurs, il a toujours eu un regard de miséricorde et des encouragements (Zachée, la femme adultère)

Jésus parle de talents à faire fructifier mais il critique celui qui amasse une fortune pour lui-même et il ne craint pas de payer autant l'ouvrier de la dernière heure que celui de la première. Il ordonne aux Apôtres « Donnez-leur vous-même à manger »

C'est en suivant Jésus, que nous nous libérons d'un acharnement à gagner toujours plus, à être le meilleur, le plus puissant et de tout ce qui nuit à la solidarité à la convivialité, au risque de la corruption et de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Heureusement des alternatives sont adoptées par l'engagement des membres de communautés de base et d'autres amis respectueux de l'être

humain : nous sommes invités à signer des pétitions, à encourager des initiatives comme les achats groupés, échange de savoir, commerce équitable, et banques alternatives (New B) etc.

Nous avons ainsi des possibilités de nous libérer du système néocapitaliste, mais son renversement sera lent.

6. Schweiz

La diversité est libératrice (l'exemple de l'œcuménisme)

Le système néolibéral est avant tout un système qui ne veut plus de contrainte, plus de frontière et qui se base sur une pensée unique. La diversité va donc à l'encontre de ce système. Le but de notre atelier est de réfléchir et de partager sur ce thème et le but de cette présentation est donner quelques pistes de réflexion.

Pour les partisans du néolibéralisme, il s'agit de promouvoir un libéralisme renouvelé, reposant sur deux piliers majeurs : le monétarisme (pas d'influence de l'État sur la monnaie) et l'économie de l'offre (pas de freins fiscaux). Pour ceux qui le dénoncent, (le terme est souvent employé à gauche, mais fait aussi partie du vocabulaire de la droite dite « conservatrice ») le « néolibéralisme » accroît les inégalités sociales, réduit la souveraineté des États et nuit à la croissance des pays en développement.

En quoi la diversité peut contrer ce système ? Une des pistes est l'expérience œcuménique de plusieurs CCB de Suisse. Je me baserai sur la CCB de Nyon à laquelle j'appartiens. Nous avons fonctionné durant près de 10 ans avec un prêtre et un pasteur qui officiaient à tour de rôle. Après le départ du prêtre, et de longues discussions, nous avons décidé de célébrer avec le pasteur officiant alternativement avec l'ensemble de la CCB. Le dialogue catholique/protestant s'est donc fait sur nos expériences de vie plutôt que sur une réflexion théorique. Dans ce sens la diversité a été constructive Dans nos échanges sur la Bible et l'Évangile nous percevons nos diverses sensibilités, mais elles enrichissent nos discussions plutôt que de les bloquer.

Prenons un autre exemple dans le monde financier. Dans la multitude d'établissements bancaires il y en a plusieurs en Europe qui ont choisi des options sociales ou écologiques comme en Suisse la Banque Alternative (BAS). L'opacité des investissements et des sources de financement du système bancaire et financier actuel présente un risque majeur pour la stabilité de l'économie mondiale. Elle favorise la soustraction de montants d'impôts colossaux pourtant nécessaires au fonctionnement des États. Avec ce type de banque d'utilité publique, avec un organe de contrôle éthique, un sens social développé, des investissements ciblées selon des critères écologiques, le citoyen a le choix et c'est la diversité qui le permet.

Une référence à l'Évangile pour varier les points de vue : la multiplication des pains relatée par les 4 évangélistes, en 2 épisodes chez Matthieu et chez Marc. Ses miracles nous parlent aujourd'hui de la richesse du partage, de l'effet multiplicateur de la division des pains et des poissons. Le pain partagé est aussi la parole divine partagée. Ces miracles sont aussi en relation avec l'histoire de Moïse qui nourrit le peuple libéré de l'esclavage avec la manne tombée du ciel (manne en hébreux veut dire « qu'est-ce que c'est ? ») et c'est aussi par le questionnement que l'on se nourrit).

Et la diversité dans tout cela : et bien c'est par le partage que l'on rencontre la diversité et que l'on peut l'approprier, la rendre humaine. Pensons aussi à la Pentecôte et à la venue de l'Esprit qui se manifeste devant une humanité dans toute sa diversité (Actes 2, 1 à 13) décrite dans le détail par l'énumération de tous les peuples connus.

La diversité doit être au service de l'unité. Le monde est « UN » et l'économie devrait être au service de toute l'humanité et ne pas nuire à une partie pour le profit de l'autre. Saint Paul parle du corps du Christ. Très souvent, nous lisons ce texte en pensant à l'église comme institution, mais il faudrait le lire en pensant à tous les habitants de notre planète.

Dans l'Apocalypse, S. Jean donne une vision du monde nouveau qui descend du ciel. Ce monde est un rêve qui peut uniquement être réalisé avec le concours du monde entier et qui établira le "Règne de Dieu" sur terre.

7. Österreich

L'Évangile nous rendra libres : populisme et xénophobie

C'est avant les élections européennes que nous avons décidé, lors d'une réunion des communautés de base de la région de Vienne, de choisir le thème "populisme et xénophobie". Les élections ont malheureusement montré l'importance croissante de cette question dans presque tous les pays européens.

De plus en plus de gens ne se préoccupent plus guère de chercher les racines des inégalités et des injustices dans notre société d'abondance et ils ne sont plus disposés à lutter contre cela par des actions de solidarité. Au contraire, ils se laissent aller à croire qu'ils seraient en sécurité et mieux protégés en se séparant de tous les étrangers, et en faisant de l'Europe une forteresse. Ils se déchargent de leurs frustrations sur les personnes qui ne sont pas comme eux.

Nous connaissons tous les résultats – et ils apparaissent à la fois dans les stratégies des gouvernements et des sociétés, ainsi que dans le comportement des groupes et des individus. «Je», «nous» d'abord - c'est ce que presque tout le monde pense :

- la procédure d'asile peut être prolongée indéfiniment
- le traitement dégradant des étrangers et des demandeurs d'asile par le personnel des départements qui en ont la responsabilité
- les demandeurs d'asile ne sont pas autorisés depuis des années à avoir un travail rémunéré ou à recevoir une formation
- la police va parfois jusqu'à battre à mort ou blesser gravement des demandeurs d'asile, elle procède par mesures d'éloignement, et souvent n'est pas tenue pour responsable
- les Roms et les Sintis sont chassés de leur emplacement de camping ou de logement, même s'ils viennent des pays de l'UE, bien qu'ils soient citoyens de l'UE, et ils sont séparés par des murs du reste de la population
- les partis politiques s'adressent aux plus bas instincts pour faire croire à une partie significative de la population que la criminalité et le trafic de drogue n'existent presque exclusivement que chez les «étrangers», utilisant cette propagande xénophobe à leur profit
- des gens sont humiliés à cause de leur religion ou de leur origine sur les affiches électorales (sans que quiconque intervienne)

- à la moindre détérioration de la situation économique, les gouvernements diminuent les moyens de l'aide au développement (l'Autriche le fait particulièrement bien)
- quand l'islamophobie conduit à ce que les femmes qui portent le foulard soient victimes d'insultes sans fondement et d'exclusion sur le lieu de travail, ou quand des manifestations violentes sont organisées pour empêcher la construction d'une mosquée
- les mendiants sont pourchassés et traités avec un mépris impitoyable ; on interdit la mendicité parce qu'on ne veut pas voir la pauvreté
- quand les pays européens laissent tomber les pays du tiers-monde d'où viennent beaucoup de réfugiés qui sont rejetés

Chacune et chacun d'entre nous pourrait certainement continuer cette liste. Il n'est pas difficile de voir à qui profitent ces choses:

- Les groupes et les partis populistes qui gagnent de cette façon des électeurs.
- Les riches et les puissants qui sont heureux quand les gens ne s'intéressent pas aux vraies causes de leurs problèmes, le statu quo n'est pas remis en question, mais à la place on cherche plutôt des boucs émissaires
- les gouvernements n'en profitent pas directement, mais ils sont contraints par ces mouvements populistes à en tenir compte parce qu'ils craignent de perdre des électeurs.

La question que nous devons affronter est : pourquoi tant de gens dans toute l'Europe se sentent-ils attirés par ces idées populistes de droite?

Dans une large mesure, il y a ceux qui n'ont pas d'estime de soi, qui n'ont pas connu la réussite, qui ne se sentent pas valorisés et respectés, et qui sont le plus souvent peu formés. Le fait que ces personnes aient besoin de quelqu'un qu'ils puissent regarder de haut, qu'ils puissent maltraiter est assez logique. Aussi dans les Etats du Sud de l'Amérique, ce sont les Blancs pauvres et incultes qui sont les pires racistes.

Mais est-ce tout ?

N'est-il pas déjà arrivé que des gens qui ont l'air assez agréable et raisonnable, qui ont un bon travail, un bel appartement et une belle famille, qui vont peut-être à l'église tous les dimanches, et vous pensez peut-être qu'ils sont vos amis, tout d'un coup et tout à fait naturellement ces gens se montrent xénophobes de manière flagrante? Pourquoi? De quoi ont-ils peur? De partager? De manquer? De justice? Que veulent-ils protéger?

" Tu n'opprimeras pas l'émigré ; vous connaissez vous-mêmes la vie de l'émigré, car vous avez été émigrés au pays d'Egypte." (Ex., 23,9)

Le droit de l'Ancien Testament à propos des étrangers propose des mesures humaines décentes : la bénédiction, la tolérance, la solidarité, la joie. Le courage et l'imagination sont nécessaires pour concevoir un modèle de vivre ensemble pour l'immigration. La bénédiction et le repos existent quand une résidence fixe et des droits de séjour sont assurés. La tolérance grandit, si on abandonne les exigences d'accueil et d'intégration abandonné et qu'on reconnaît la diversité des cultures. Solidarité fait ses preuves dans l'égalité de traitement et l'égalité des droits pour tous sur la terre des vivants. Dans ces conditions, la joie prévaudra pour tous.

" Tu ne livreras pas un esclave à son maître s'il s'est sauvé de chez son maître auprès de toi ;c'est avec toi qu'il habitera, au milieu de toi, dans le lieu qu'il aura choisi dans l'une de tes villes, pour son bonheur. Tu ne l'exploiteras pas."(Deutéronome 23, 16)

Et dans le Nouveau Testament? On a conservé une déclaration xénophobe de Jésus lui-même.

"... Parti de là, Jésus se rendit dans le territoire de Tyr. Il entra dans une maison et il ne voulait pas qu'on le sache, mais il ne put rester ignoré. Tout de suite, une femme dont la fille avait un esprit impur entendit parler de lui et vint se jeter à ses pieds. Cette femme était païenne, syro-phénicienne de naissance. Elle demandait à Jésus de chasser le démon hors de sa fille. Jésus lui disait : Laisse d'abord les enfants se rassasier, car ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. Elle lui répondit : C'est vrai, Seigneur, mais les petits chiens, sous la table, mangent des miettes des enfants. Il lui dit : A cause de cette parole, va, le démon est sorti de ta fille." (Mc 7, 24-29)

Mais il était au moins prêt à apprendre, et plus tard il y a suffisamment d'exemples positifs, comme la Samaritaine au puits de Jacob. Les marginalisés, les exclus, il se sentait lié à eux, il a pris parti pour eux.

Avec la xénophobie c'est en fin de compte de misanthropie qu'il est question. Elle ne blesse pas seulement la dignité humaine, elle empêche aussi une vie décente et une vie dans la liberté pour tous, aussi pour ceux qui sont contaminés par la misanthropie. En fin de compte la xénophobie blesse la dignité de Dieu, dont l'homme est le représentant.

Propositions de discussion dans les ateliers :

- Quelles sont les raisons pour lesquelles les gens «normaux» se font embrigader par les populistes?
- Jusqu'où sommes-nous libérés, et les groupes dans lesquels nous évoluons, de la xénophobie et des préjugés?
- Quelles expériences avons-nous d'un traitement des étrangers marqué par la xénophobie et le populisme?
- Qu'est-ce qui fonctionne, qu'est-ce qui pourrait changer?
- La pratique future des communautés de base et des églises. Quels souhaits par exemple?
- Quelles exigences vis-à-vis de la société et de la politique?

Une suggestion pour le manifeste final

La vérité que nous partageons en tant que chemin pluraliste de toutes les religions et mouvements humanistes nous rendra libres. Cela se réalisera si c'est une réponse sincère face à la réalité commune de cette terre brisée par l'inégalité et la domination. Elle ne nous rendra pas libres si nous la considérons comme un pouvoir ou un privilège qui condamnent d'autres personnes à la pauvreté ou à l'erreur. Plus jamais de dogmes irréfutables, que ce soit mon Dieu ou le peuple élu. Nous devrions écouter toutes les voix. Nous devrions boire à toutes les sources. Pas de frontières.

A suggestion for the final report

The truth we share as a plural way of all religions and human movements will make us free. This will come true if it is a sincere answer to common reality at this broken land by inequality and dominion. It will not make us free if we consider it like a power or privilege which condemn to other people to poverty or mistake. No more irrefutable dogmas, either my God or chosen nation. We should consider all voices. We should drink from every source. No frontiers.

Quelques sites webs de nos coordinations

Collectif européen : <http://ccbeurope.weebly.com/>

Autriche : <http://www.basisgemeinden-oesterreich.at/>

Belgique francophone : <https://sites.google.com/site/ccbwabru/home>

Belgique flamande : <http://www.abelweb.be/>

Espagne : <http://www.ccp.org.es/>

Italie : <http://cdbitalia.esy.es/>

Pays-Bas : <http://www.ondersteuningkleinegeloofsgemeenschappen.nl/>

Suisse romande : <http://www.ccb.geneve-environs.ch/#ACCUEIL.Y>

Suisse alémanique : <http://www.basisgruppen.ch/>

Les rencontres européennes des Communautés de Base d'Amsterdam 1983 à Buizingen 2014

1. Foi libératrice en Europe - La fede della liberazione in Europa
Amsterdam, 12-15 mai 1983
2. Les CCB européennes dans les luttes de libération - Fede
cristiana : impegno nella liberazione : le Cdb a confronto con la
teologia della liberazione e la teologia europea.
Torino, 24-28 avril 1985
3. Évangélisation et nouveaux mécanismes d'oppression et de
marginalité en Europe - Evangelizzazione e nuovi meccanismi di
oppressione e di emarginazione in Europa. Bilbao, 8-11 octobre 1987
4. Justice sociale dans l'Europe de 1992 - Giustizia sociale
nell'Europa dei '92 - Social Justice in the Europe of 1992.
Paris, 26-29 juillet 1991
5. Quels chemins pour les églises dans une société pluraliste ? -
Quali percorsi per le Chiese in una società pluralista?
What Directions for the Churches in a pluralistic Society ?
Innsbruck, 5-7 novembre 1993
6. Quels chemins pour les CCB dans l'Europe aujourd'hui ?
Quali percorsi per le Comunità cristiane di base in Europa oggi ?
Which Alternatives for BCC in today's Europe?
Genève, 30 novembre - 2 décembre 1995
7. Rencontre de délégués des CCB européennes.
Edinburg, 24-27 octobre 2003
8. Vivre la foi aujourd'hui - Heute glauben leben. Wien, 1-3 mai 2009
9. L'Évangile nous rendra libres. Expériences, engagements et
réponses des CCB face au système néolibéral.
Buizingen, 19-21 septembre 2014

Table des matières

Programme	2
<i>Sortir de la pensée unique. L'émancipation au temps du néolibéralisme. Elke Vandeperre</i>	3
Présentations des ateliers :	
<i>Italie – L'Église de Rome, qui préside à la charité</i>	20
<i>Belgique flamande – Perspective café</i>	22
<i>France – La crise et nos peurs</i>	23
<i>Espagne – Financements éthiques</i>	23
<i>Belgique francophone – L'esprit de concurrence et de compétition</i>	25
<i>Suisse– La diversité est libératrice (l'exemple de l'œcuménisme)</i>	27
<i>Autriche – Populisme et xénophobie</i>	28
Liste des participants	32
Les rencontres européennes des communautés de base	